

Elle remerciait le tout-puissant d'avoir protégé son évasion, elle implorait de lui la suprême joie de retrouver ses enfants.

Les vèpres s'achevaient. Peu à peu les fidèles se retirèrent sans que personne eût remarqué la présence d'une étrangère. Le curé était entré dans la sacristie avec les bedeaux, les chantres et les enfants de cœur. Jeanne les avait suivis du regard. Bientôt ils reparurent un à un et se retirèrent. Le curé sortit le dernier. C'était un homme d'environ cinquante ans. Il s'agenouilla devant le maître autel, fit une courte prière, puis se relevant, se signa et se dirigea du côté de la porte de sortie. Jeanne, quittant alors sa chaise, s'avança vers lui.

— Pardon, monsieur le curé, balbutia-t-elle d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

Le prêtre la regarda.

— Que voulez-vous, ma fille ? lui demanda-t-il.

— Je voudrais vous parler.

— Vous n'êtes pas de la paroisse, ce me semble ?

— Non, monsieur le curé. Je viens de Paris exprès pour vous voir. Je suis allée d'abord à la cure et on m'a envoyée ici.

— Eh bien, je suis prêt à vous entendre. Suivez-moi à la sacristie.

Jeanne obéit, et un instant après reprit l'entretien en ces termes :

— J'ai été chargée par une personne de vous demander quelques renseignements.

— Des renseignements ! répéta le prêtre, à quel sujet ?

— Au sujet de monsieur votre prédécesseur, qui desservait la paroisse en 1861.

— Vous voulez parler du vénérable abbé Laugier, mon oncle ? Celui que j'ai remplacé. Il est mort pendant l'année de la guerre et je suis ici depuis 1871. Vous le connaissiez ?

— Fort peu. J'avais eu cependant l'honneur de le voir deux ou trois fois vers la fin de sa vie.

— N'avait-il pas une sœur ?

— Une sœur morte quelque temps avant lui, oui.

— Cette sœur n'élevait-elle point un enfant près d'elle ?

— Oui, son fils, m'a-t-on dit.

— Le mien ! pensa Jeanne frémissante. Le mien ! Elle ajouta tout haut, en s'efforçant de cacher son anxiété :

— Savez-vous ce qu'est devenu cet enfant ? C'est pour l'apprendre que je suis venue à Chevre, et que je me permets de vous interroger.

Le curé secoua la tête.

— Je ne peux à ce sujet vous donner que des renseignements bien vagues, répondit-il. Quand j'ai pris possession de la cure, j'ai entendu raconter que le fils de la sœur du bon abbé Laugier était venu assister aux funérailles de son oncle, et qu'il était reparti pour Paris aussitôt après, avec un ami du défunt. Je ne sais pas autre chose.

— Pouvez-vous m'apprendre au moins le nom de cet ami de votre prédécesseur ?

— Je ne l'ai jamais su.

— Le maire du pays le connaissait peut-être ?

— Il a vingt-sept ans, le maire. Il était au collège à cette époque.

— Mais l'ancien maire, celui de 1861...

— Est mort depuis longtemps. Deux autres lui ont succédé depuis.

— La servante de M. le curé Laugier ?

— Avait précédé dans la tombe le curé et sa sœur.

— Cette sœur était veuve, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment s'appelait son mari ?

— Si je l'ai su, ce que je ne crois pas, je l'ai oublié.

— Est-elle morte à Chevre ?

— Je le crois.

— Alors son nom doit être inscrit sur les registres de l'église et sur ceux de la mairie.

— Il était certainement, mais tout a été détruit pendant la guerre. On s'est battu ici à plusieurs reprises... la mairie et les trois quarts des maisons du village ont été brûlées et les registres de l'église mis au pillage.

— Ainsi, murmura Jeanne avec désespoir, je ne saurai rien.

Toutes les questions de la fugitive avaient fini par éveiller quelque étonnement, puis un peu de

défiance dans l'esprit du curé. La violente émotion de Jeanne devenait de minute en minute plus visible.

— Quel intérêt puissant, quel intérêt personnel vous pousse donc à connaître ces choses ? demanda le prêtre en soulignant pour ainsi dire par l'intonation le mot "personnel."

Jeanne tressaillit. Elle était trop intelligente pour ne pas comprendre qu'elle devenait suspecte. Interroger de nouveau c'était se compromettre, livrer sa piste, au cas où la police, pensant qu'elle tenterait des démarches pour retrouver son fils, viendrait se renseigner à Chevre.

— Je ne puis agir ouvertement, pensa-t-elle. J'ai déjà trop parlé.

Puis, s'adressant au prêtre qui la regardait d'un œil scrutateur, elle ajouta :

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur l'abbé, ce n'est point pour moi que je questionnais. L'amie qui m'envoie m'avait suppliée d'insister afin d'obtenir un indice, si faible qu'il fût, au sujet de l'enfant. Je voulais savoir le nom de la sœur du curé Laugier, afin de savoir celui de son fils.

— Quelqu'un a donc un grand intérêt à retrouver ce fils ? De quelle nature est cet intérêt ?

L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées prouva clairement à Jeanne que la défiance de son interlocuteur grandissait.

— Je l'ignore, répliqua-t-elle avec embarras ; on m'a chargée d'une mission, je m'en suis acquittée, voilà tout.

— Et moi je ne sais ce que je vous ai dit. Voyez dans le village. Peut-être trouverez-vous quelqu'un qui vous renseignera mieux que moi. Je demande à Dieu de vous accompagner, mon enfant.

(La suite au prochain numéro.)

LES QUATRE PARTIES DU JOUR

Le MATIN au Soleil a rendu son empire :
Tout s'éveille et tout rit à sa douce clarté.
Quand, avec la lumière, il répand la beauté.
C'est Dieu que je crus voir en souriant
Dans sa grâce et dans sa beauté !

MIDI le fait monter sur son trône de flamme ;
L'œil n'en peut plus alors soutenir la splendeur ;
Et je dis, accablé de sa puissante ardeur :
C'est Dieu qui pénètre mon âme
Du sentiment de sa grandeur.

Le SOIR, vers l'horizon sa course descendue,
De ces sommets lointain semble chercher l'appui ;
Son front découronné, d'un feu plus doux a lui :
C'est Dieu qui permet que ma vue
Ose s'élever jusqu'à lui !

La NUIT d'un crêpe noir enveloppe la Terre ;
Son souffle éteint du jour le radieux flambeau !
Quand le monde muet semble un vaste tombeau,
C'est Dieu qui parle en ce mystère,
Et me promet un jour plus beau !

Mme TASTU.

DE LA BONTÉ

MADemoiselle de France, sœur des rois de ce pays, était si bonne, qu'elle ne pouvait entendre dire du mal de quelqu'un sans en souffrir. Elle avait eu beaucoup à se plaindre d'une dame de la Cour, et cependant jamais on ne l'entendit parler d'elle, ni en bien ni en mal.

Un jour, sa femme de chambre crut lui faire sa cour en tenant des propos un peu méchants sur le compte de cette dame.

— Chut ! chut ! Julie, ni dites pas de vilaines choses comme celles-là.

— Mais madame, vous savez bien que je dis la vérité.

— Je ne veux pas savoir des vérités de ce genre.

— Cette femme vous a grièvement offensée.

— Je ne m'en souviens plus.

— Elle est votre ennemie mortelle.

— Moi, je ne suis l'ennemie de personne.

— Comment ! je ne puis rien dire de ceux qui vous veulent du mal.

— Non.

— Pas même du diable ?

La princesse hésita un moment et répondit :
— Julie, il ne faut dire du mal de personne !

La bonté est, pour les hommes qui doivent vivre dans le monde, non-seulement un devoir, mais encore la méthode la plus sûre pour désarmer l'envie, cette passion funeste qui ne pardonne aucune supériorité de rang, de fortune ou de mérite. Cette odieuse envie qui, non contente d'envieimer tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche, dévore le cœur de celui qui la porte dans son sein. Si j'étais homme à me venger cruellement de mon plus mortel ennemi, je lui souhaiterais de devenir envieux.

La bonté toute seule suffit pour vous faire aimer dans le monde, car elle porte en elle un charme indéfinissable qui séduit et attire les cœurs. Elle a une telle puissance sur l'âme humaine, qu'un seul de ses actes peut faire oublier plus d'une action douteuse.

Un homme doué d'une grande bonté ne peut pas manquer de politesse, car elle est dans sa nature, et quant à l'usage du monde, à la rigueur il pourrait s'en passer, s'il ne tenait qu'à être bien reçu partout. Si les hommes destinés à gouverner connaissent toute la puissance de la bonté, nous ne verrions pas si souvent les trônes se briser sous le poids de la colère du peuple.

ADRIEN.

QUELQUES BONS CONSEILS

Ne dormez pas dans les mêmes sous-vêtements que vous avez portés durant le jour.

Ne dormez pas dans une chambre qui n'est pas aérée.

N'essayez pas de faire avec moins de sept à huit heures de sommeil dans les vingt-quatre heures.

N'oubliez pas de prendre un bon verre d'eau pure avant déjeuner.

N'essayez pas de faire une bonne journée d'ouvrage sans prendre un bon déjeuner.

Ne mangez qu'une nourriture nutritive et bien préparée.

N'essayez pas de résister sur du café ou des stimulants alcooliques quand vous devriez dormir ou reposer.

Ne pensez pas parce que vous êtes une ménagère que chaque instant de votre temps doit être employé dans des travaux de ménage.

Ne privez pas votre esprit en vivant sans livres, journaux et revues.

Ne privez pas votre âme en ne vivant que pour cette vie.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 92.—CHARADE

Très chaud est mon Premier,
Très froid en ce Dernier,
Très calme est mon Entier.

No. 93.—ANAGRAMME

Je suis chose que l'on avale
Quoique ne buvant ni mangeant,
Ou ce qu'avec soi l'on installe
Dans le wagon en voyageant.

No. 94.—ÉNIGME

Je n'ai qu'un pied qu'un seul sans qu'on m'ait amputé,
Et bien plus de deux bras sans paraître difforme ;
Je porte encor souvent le corps tout de côté
Sans avoir d'un bossu ni le nom ni la forme.

SOLUTIONS :

No. 89.—Le mot est BOÛRSE, où l'on trouve : Ours, Ours et Bourse.

No. 90.—Les mots sont : Nestor et Trônes.

No. 91.

BLANCS. NOIRS.
1 T 6e C R 1 F pr. T ou C pr. T
2 D 8e T R ou D 5e F R, échec et mat.
Si : 1 P prend P
2 D pr P, échec et mat.

ONT DEVINE :

Problèmes.—F. Bergeron, Ste-Cunégonde.
Échecs — Maurice O'Reilly, Montréal
Rébus.—A. Dupuis, Ed. Archambault, Montréal.